

APPROCHE DU MYTHE À L'ÉTAT SAUVAGE

« ... les mythes qui paraissent ensevelis dans la nature domestiquée émergent de l'observation du paysage. Le monde oublié, les rêves les plus archaïques n'ont pas totalement disparu, ils sont là, prêts à émerger, violents et mystérieux, derrière la subtile scénographie. »

Sandro Bernardi, *Antonioni. Personnage paysage*

Il y a plus d'un demi-siècle, Michelangelo Antonioni créait un moment de cinéma obsessionnel en faisant s'évaporer la belle Anna sur l'île désertique où elle s'était aventurée avec quelques amis. La scène était fondatrice non seulement de *L'Avventura* mais d'une esthétique et d'un temps de la disparition.

En repartant sur les traces d'Anna aujourd'hui, Sarah Vialle n'espère pas résoudre le mystère : elle ne se livre pas à un travail d'enquête, plutôt d'archéologie. Les traces sont suffisamment anciennes pour sembler des hiéroglyphes, évoquer une altérité irréconciliable avec notre temps – et ce geste apparaît tout de suite également comme une manière d'interroger ce dernier, son évolution et sa propre étrangeté, une fois qu'on a pris la peine de le décentrer de sa perception immédiate.

Qu'est-ce que veut dire traverser l'Italie aujourd'hui, suivre cette équipée, jusqu'au moment fatidique ? Que peut-on comprendre désormais des intentions du cinéaste et de l'époque qui a pu leur donner lieu ? Visiter l'île, surface déserte, livrée aux éléments, plutôt hostile, est un moyen de trouver de quoi s'ancrer dans cette démarche.

L'île, elle, n'a pas changé. Et si elle change, ce sera le signe d'un temps qui dépasse et de loin celui de l'humain : mouvement tectonique, ou disparition sous les eaux, expression en tout cas, de la vie de la planète. En s'y rendant à nouveau, on peut identifier le fantôme d'une démarche antérieure, celle des premiers visiteurs : chercher la marge, l'extérieur de la communauté, du milieu fermé des hommes, chercher à briser le cercle des inter-relations – dont le poids semblait déjà écraser les personnages d'Antonioni. L'île, ce sont les naufrages, les robinsons, la piraterie, en un mot l'aventure, que le titre du film identifie.

Le geste archéologique retrouve peut-être une intention, ou au moins une sensation ; pratiquer l'archéologie, ce peut être aussi une manière de se soigner dans le présent, de retrouver ce que le fait de soustraire des choses au monde peut représenter en termes de respiration. Redécouvrir le vide. Le rapport à une terre, à un milieu, plutôt qu'à un réseau escamoté d'un seul coup. Ce geste n'a après tout pas plus à être résolu que la disparition fondatrice : il lui suffit d'être entrepris. Dans l'un comme dans l'autre cas, la construction se fait à partir du silence original qui donne toute la place pour écouter un pouls insoupçonné, le pouls d'un autre monde, qui se glisse sous le quotidien, le trivial – dans un temps arraché à celui de l'humain. La parenté des démarches se fonde dans cette exploration, qui alors comme maintenant procède d'une recherche tâtonnante, plus émotionnelle que formelle.

La tâche de l'artiste consiste à chercher et mettre au jour les résonances, les vestiges, la survivance du mystère aussi bien que les divergences frappantes qui viendront donner substance au temps, à ce que l'on peut capturer de ses restes comme de son écoulement depuis lors. C'est ce travail proprement en chantier – comme peut l'être un site de fouilles – que Sarah Vialle présente par le biais de vidéos comme de photographies mettant en lumière son parcours et ses recherches pour identifier ces traces sensibles. De la même manière elle ramène indices comme échantillons sous la forme du premier script du film écrit par Antonioni – lui-même une archive qui fut transformée complètement avant de devenir *L'Avventura* –, d'un herbier et d'autres manifestations matérielles de cette terre mythique.